

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 12 (1913)

Artikel: L'esprit politique chez les écrivains français au commencement du XXe siècle
Autor: Hertz, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-749586>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'ESPRIT POLITIQUE CHEZ LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS

AU COMMENCEMENT DU XX^E SIÈCLE¹⁾

Il y a à l'heure actuelle, dans la pensée publique et dans le monde littéraire en France, une suractivité qui confine à l'agitation. Cela ne va pas sans malaise. C'est un de ces malaises généreux grâce auxquels, périodiquement, s'atteste et se renouvelle la vitalité d'un peuple. Le tourment, pour cela, n'en est que plus vif, car il est plein de hâtes et d'impatiences.

Ce malaise vient, pour une bonne part, du trouble qui existe entre l'esprit politique et l'esprit littéraire.

L'esprit politique, c'est le sens éveillé des nécessités de la vie en commun et des aises à y introduire, au profit des relations du pouvoir et des individus, au profit de la liberté et de l'agrément des individus.

L'esprit littéraire, c'est un certain don de l'esprit et du langage individuel, projeté, avec quelque chose d'éternel, sur tout ce qui est autour, sur cette vie en commun, sur ce pouvoir, sur ces autres individus à proximité.

L'esprit littéraire et l'esprit politique ont, on le voit, des rapports naturels et une communauté d'objet. Et l'esprit littéraire, par sa vigueur divinatoire et expressive, doit évidemment rendre de grands services à l'esprit politique.

Eh bien, aujourd'hui, après tant de siècles et tant de collaboration, on n'est plus sûr que l'esprit littéraire et l'esprit politique aient lieu de demeurer étroitement unis. On découvre, entre eux, des méprises, des abus de confiance si j'ose dire, des substitutions, des équivoques.

Dernièrement, je causais avec un homme occupant une place éminente dans la politique, et il me disait: „En France, on ignore encore ce que c'est que l'esprit politique.“

¹⁾ Texte d'une conférence faite à Zurich, à la Société *Wissen und Leben*, le 19 mai 1913.

Ce n'est, cependant, pas faute d'avoir fait de la politique ! Il faut donc admettre, sans doute, que, plus d'une fois, quand on croyait cultiver l'esprit politique, on cultivait davantage encore l'esprit littéraire ; on s'imaginait faire de la politique ; on faisait, d'une façon déguisée, de la littérature.

La vie politique ne veut plus être de la littérature ; l'esprit politique ne veut plus dépendre de l'esprit littéraire et, réciproquement, l'esprit littéraire est las de tous les sacrifices qu'il a consentis à l'esprit politique.

Voilà le fait, voilà le débat.

C'est aux environs de 1900 que ce débat prit, pour les jeunes écrivains entrant alors dans la vie littéraire, une valeur dramatique et la forme d'un cas de conscience douloureux.

A la faveur d'une cause passionnante, la littérature s'était rejetée, une fois de plus, au service de la politique. Dans un sens ou dans l'autre, peu importe.

Les jeunes écrivains suivirent le mouvement. Or, l'effervescence passée, que vit-on ? On vit des déboires apparaître, pêle-mêle, de tous côtés, et des rancunes se manifester sans ménagements. Les politiques suspectaient les intentions des littérateurs ; les littérateurs en voulaient aux politiques de les avoir amenés à des ingratitude littéraires, à des partis-pris de l'esprit littéraire, par zèle pour telle ou telle forme de l'esprit politique.

Politiques et littérateurs n'étaient pas convaincus de s'être utilement assistés, bien au contraire. Ils regrettaient presque cette mutuelle assistance qui, pourtant, avait été enthousiaste.

Le mal, la gêne ainsi révélés n'ont fait que grandir.

Mais quel avait donc été le passé de ces relations de la littérature et de la politique, quelle avait donc été la nature de ces liens si fermes, de ces souvenirs communs si tenaces et, sans doute, si beaux pour que, brusquement, se déterminât un pareil désarroi, une pareille fatigue ? Et quelle est la cause lointaine à laquelle on peut attribuer cette espèce de désaveu que la littérature et la politique s'infligent mutuellement ?

Il s'agit de choses assez complexes dont l'analyse n'est pas commode.

La vie politique se partage, dans l'histoire de France, en périodes de soumission et de silence, et en périodes de délibé-

rations et de discussions. Les unes et les autres s'entremêlent; mais il y en a toujours une qui enveloppe et domine l'autre. Pendant que l'une est l'habitude, l'autre n'est que l'exception.

L'histoire de France se dispose ainsi en deux vastes versants, le versant absolutiste avec des alternatives fugitives de vie politique délibérante, et le versant d'examen et de délibération avec des alternatives d'absolutisme.

Or, l'esprit politique et l'esprit littéraire s'étant continuellement soutenus et aidés, ayant eu tendance à converger vers le même objet, on supposerait volontiers entre eux un parallélisme rigoureux. On se figurerait qu'ils ne partagent leur objet commun qu'en parfaite connaissance de cause, qu'en pleine lumière.

Eh bien, pas du tout.

En France, la littérature et la politique ont toujours été intimes, même quand la politique semblait n'avoir aucune raison d'être et ne pouvait espérer aucune consécration pratique. En France, l'esprit littéraire, sans amoindrir ses propres facultés ni son jeu fastueux et plein de caprice, a toujours eu tendance à anticiper sur l'esprit politique.

Il est arrivé que l'art littéraire français, au milieu de l'obéissance politique, a admirablement dégourdi, en sourdine, l'esprit politique. Il est arrivé aussi qu'au milieu de la liberté politique, et pour mieux servir la liberté politique, l'art littéraire s'est, à quelque degré, paralysé lui-même. Il est arrivé, enfin, que, se sentant parfois trop enchaîné à la politique, il a eu des dégoûts de l'esprit politique, au point de le répudier tout entier, au point de rechercher d'avares et merveilleuses griseries de style. Cela fait une destinée assez tourmentée, qui ne manque pas de contradictions.

Donc trois aspects, trois formes des rapports de la littérature et de la politique:

Un aspect combatif et passionné où la politique s'empare violemment de la littérature, où la littérature sert de toute sa force, de toute son âme, la politique.

Un aspect schismatique où elles se boudent, où elles se défont l'une de l'autre.

Un troisième aspect enfin, plus subtil, plus flexible où, sans se rendre compte qu'elles vivent côte à côte, elles se poussent secrètement l'une l'autre, au gré d'une sorte de promenade confidentielle; et c'est alors que la littérature, avec des airs innocents, usurpe une terrible clairvoyance, et possède, à l'égard de la politique, d'admirables énergies.

Et dans quelles proportions, ces trois aspects?

S'il est vrai qu'un esprit politique, armé de la force particulière que procure l'esprit littéraire, circule, discret et tout puissant, à l'instant où l'état de la vie politique ne leur permet aucune collaboration réelle, cela ne peut donc avoir eu lieu qu'au temps de la monarchie, c'est-à-dire pendant près de six siècles sur neuf.

Et, s'il est vrai que la littérature et la politique se soient associées, accouplées avec une fougue de propagande mêlée à des sursauts d'impatience mutuelle, à de jalouses reprises de soi-même, cela n'a eu lieu que pendant deux siècles à peine.

Rien n'est plus net, rien n'est plus angoissant:

Quand il y a entre la littérature et la politique cette harmonie spacieuse, ingénue et comme irresponsable que j'ai dite, c'est que le régime politique est clos, contraignant, c'est que la vie politique n'a pas de voix ni guère de conscience et c'est le cas des régimes absolus, ç'a été le cas de six siècles de monarchie.

Quand, au contraire, il y a entre la littérature et la politique une coopération plus active, qui souvent altère ou irrite la première au profit de la seconde, c'est que le régime politique est ouvert, aéré, c'est que la vie politique parle, discute, au besoin vocifère, et c'est le cas des régimes de débat et ç'a été le cas des XVIII^e et XIX^e siècles.

A état politique précaire, à vie politique soumise, littérature épanouie de bien-être et de liberté politique sous-entendue. A état politique plus hospitalier, à vie politique plus libre, littérature vouée à des besognes politiques éclatantes, mais limitées, mais momentanées qui lui causent, à d'autres moments, des haut-le-corps et de la répulsion.

Voilà quelle est la position de l'art littéraire français vis-à-vis de l'esprit politique.

Comparez-la à celle de l'art littéraire d'autres pays, de l'art d'Allemagne, d'Italie, de Russie, vous apercevez la différence. Comme c'est moins simple, comme c'est plus difficile à réduire en formules distinctes, n'est-ce-pas!

Dans les autres pays, les deux phases de zèle politique et de répugnance politique, nous les découvrons selon des périétés et des mesures diverses. Et puis cela se borne là. Ou les écrivains font de la politique; ou ils n'en font pas. Ou ils sont tout à l'esprit littéraire; ou ils sont tout à l'esprit politique. Mais cette troisième physionomie, celle qui constitue l'originalité la plus saisissante de l'art littéraire français, cette sorte de soin politique détaché, cet individualisme à la fois jaloux de lui-même et empressé, sans s'en donner l'air, à la vie publique, c'est cela qui nous intrigue et nous surprend.

Et vous comprenez, à présent, qu'il y ait eu là, dès l'origine, des motifs de confusions, d'ombrages, d'inégalités dans l'avancement idéal, entre écrivains et politiques, et qu'à la longue ils aient dû aboutir à un conflit ou, si vous préférez, à un déséquilibre grave. Nous y viendrons tout à l'heure.

Mais je veux vous inviter à toucher ces considérations de plus près, à les vérifier en embrassant aussi brièvement que possible le spectacle de ces conjonctures compliquées.

Depuis le fin fond du Moyen-Age jusqu'à l'époque pré-révolutionnaire, cet esprit politique sous-jacent à l'esprit littéraire se déploie avec une audace et une variété admirables.

Au travers des vicissitudes de l'histoire des rois, triomphant des divergences amenées par la Renaissance et par la Réforme, on voit, en France, cet esprit de littérature à échos politiques se conserver parfaitement aisé, parfaitement autonome. On le retrouve partout. Il unit les trouvères à Ronsard, les chroniqueurs à Rabelais, puis Ronsard et Rabelais à Molière, à La Fontaine, à Racine, à Bossuet même et à Fénelon. En vérité rien n'y a fait, rien ne l'a gêné. Ni les effroyables soubresauts de la féodalité ameutée contre les rois, ni les représailles des rois, ni les invasions étrangères n'ont compromis, n'ont embarrassé l'épanchement de cette verve primesautière et en apparence frivole, habile, au demeurant, à d'élégantes morsures et hardie avec des

mines négligentes. C'est une évasion continuelle de libre pensée et de libre parler. Les farces, les romans, les fables, les satires, les comédies, les tragédies, coup sur coup, s'emploient, à qui mieux mieux, à élargir le rayonnement aimable de ce feu. Que de charme, que de docilité! Mais que de fièvre, bien qu'impalpable, mais que d'ambitions de la raison, bien que muettes et adroitement souriantes; mais que d'insoumission de la raison, bien que sa soumission paraisse sans reproche!

La religion sert heureusement ces menues révolutions intérieures de l'esprit politique, dont la littérature se fait l'artisan. La religion aggrave l'absolutisme politique, à coup sûr; d'une réalité simplement extérieure elle en fait une réalité confessionnelle. Elle la scelle dans les âmes comme la marque même de Dieu.

Seulement, dans son zèle de pénétration psychologique, il se trouve que la religion se place sur le terrain de la littérature, use des finesses de la littérature, et l'on assiste alors à ce phénomène extraordinaire que l'esprit de la littérature, tout imprégné, tout oint de sens politique, s'insinue dans la religion, la pare, l'illumine, et que la religion succombe à la rosée de raison, à la fraîcheur d'aurore qui, par la littérature, s'exhale déjà de toute la pensée française. Le dogmatisme catholique romain se dissout au contact des lèvres des fées romanes. Les rois eux-mêmes refusent son appui. De là ce qu'on a appelé plus tard le gallicanisme de l'Eglise de France. Quel plus convaincant témoignage du singulier ressort d'esprit politique qui se cachait sous les divertissements de l'esprit littéraire en vogue?

Cette action détournée s'affirma du temps de Philippe le Bel et des Valois: temps de politique cruelle certes, plantureux et allègre en même temps, dans lesquels s'épanouissent les chansons de gestes, s'épanouissent les fabliaux, s'épanouissent les lais et les sirventes!

Et il en fut ainsi jusqu'au premier tiers du XVIII^e siècle. Bien entendu, il ne s'agit point d'une route toute droite, toute unie. Il y eut des périodes de discussion dans la politique; et, par suite, des périodes ou d'assujettissement politique ou de réclusion littéraire dans la littérature. Mais, ce sont des exceptions. Une des plus remarquables, à titre d'exemple, est celle qui ca-

ractérisa le moment de la Régence et de la Fronde. On fronde dans la vie politique. Eh bien, la littérature, précisément, ne fronde plus du tout. Elle s'essaie à de la politique doctrinaire, ce qui est tout autre chose. Elle s'enferme, surtout, dans la littérature pure, dans l'art pour l'art. L'hôtel de Rambouillet fleurit. Il en part les amplifications solennelles du *Prince* de Balzac, et les jeux de style de Voiture.

Poursuivons. A partir du XVIII^e siècle, l'ordonnance générale des lettres est renversée; ce qui était exception devient habitude, ce qui était habitude devient exception.

Que se passe-t-il, en effet dans l'histoire? Autour de la monarchie montent de grands chuchotements qui ne vont pas tarder à se changer en voix, puis en cris. Et aussitôt que se passe-t-il en littérature? La littérature commence à se livrer, avec abnégation, à la pratique de la raison des choses dont l'Encyclopédie va être le monument. La littérature commence à songer aux intentions positives de la politique, à les exprimer. Et la voici qui tantôt s'y consacre exclusivement, tantôt se voue, par réaction, à une retraite ombrageuse. Deux faces du même phénomène; deux conséquences de l'emprise politique. De toutes façons, c'en est fini de cette délicate mesure d'esprit politique par laquelle la littérature réussissait, si opportunément, à présider, en n'en ayant pas l'air, à la politique et à la religion.

Cette transformation comprend des degrés: on voit d'abord la littérature garder ses formes gracieuses, sa fantaisie, ses imaginations: la politique se contente de s'y introduire, au moyen d'allusions, d'allégories, de digressions. C'est Voltaire avec ses *Contes*. C'est J.-J. Rousseau, avec ses traités impétueux, avec ses enseignements lyriques. Ou bien, par lassitude, la littérature s'enfonce dans un égoïsme intraitable; elle s'adonne au romanesque, à l'amour pour l'amour, au sentiment pour le sentiment.

J.-J. Rousseau cumule les deux penchants. Le *Contrat social*; la *Nouvelle Héloïse*.

Puis la pression de la politique sur la littérature augmente. Aux paraboles succèdent les programmes. Chaque écrivain, de plus en plus, s'emprisonne dans un esprit politique systématique; chaque écrivain s'écarte, de plus en plus, du libre esprit politique

flottant d'autrefois. Diderot est le modèle génial de la métamorphose. Le premier il dresse la littérature à traiter de tous sujets, à s'acclimater à tous venants, à épouser chaque passion sans lendemain; bref il ménage le passage entre la littérature et la gazette; de ses soucis éternels il conduit la littérature au jour le jour, au *journalisme*.

Jusque dans la forme, la servitude nouvelle de la littérature se reflète. On nous dit qu'au XVIII^e siècle le style se libère. Est-ce bien sûr? N'y a-t-il pas plus de liberté dans le style périodique, ample, maître de ses inflexions, de ses reliefs et de ses tournants, que dans le style courant et successif qui est contracté, qui distribue rapidement des idées, qui se presse, qui s'affaire? Amusez-vous à mettre en parallèle, à cet égard, Montesquieu, même celui des *Lettres persanes*, et Bossuet, même celui des *Oraisons funèbres*! Comparez Beaumarchais à Molière! Comme en eux le politique et le littérateur se contrarient! Comme leur joie et leur aisance sont inégales! Les enthousiasmes impatients de l'un font tort aux délices savantes et nuancées de l'autre.

Et, à mesure que les temps avancent, d'autres entraves se révèlent. La politique n'entre plus seulement dans la littérature, comme sa voyageuse la plus fidèle; elle se l'approprie, elle l'habille, elle lui impose ses couleurs et ses manières. Autrement dit, la littérature adopte les mœurs politiques. C'est là un des traits essentiels du romantisme. Le romantisme est lyrisme, sans doute. Mais il est encore plus: éloquence.

Le génie de Hugo est autant d'un orateur que d'un poète. Par la surabondance, la redite, le grossissement, il vise à une vulgarisation qui ne recule pas devant la vulgarité. Il s'institue d'ailleurs bientôt homme politique: sa gloire s'en nourrit. Chateaubriand, Lamartine l'avaient déjà précédé dans cette voie.

Lorsque les écrivains romantiques ne sont pas hommes politiques, ils sont, du moins, journalistes avec passion. Théophile Gauthier aime écrire ses feuilletons au grondement des presses. On considère la carrière littéraire comme une branche de l'action.

Grande époque, époque d'immense essor civil! Mais, pour plaire aux dieux de la cité, les écrivains déposent leur indépendance hautaine, et, corps et âme, sacrifient l'esprit, l'idéal mul-

tipte propre à la littérature, à l'acharnement d'une propagande de qualité politique, à la recherche d'un succès volontiers banal et où la littérature et la politique forment un assemblage sans pureté.

De jour en jour, cette situation va se généralisant. De jour en jour, l'étreinte de la littérature et de la politique se resserre. Et dans cette étreinte, la littérature, tour à tour s'abandonne toute entière et se refuse toute entière.

Chez un même auteur, les deux attitudes alternent. Hugo écrit des romans où se côtoient le positivisme politique le plus crûment passager et le plus militant, et le romanesque littéraire le plus effréné, le plus dédaigneux de la vraisemblance sociale. C'est ce qu'on avait déjà trouvé chez J.-J. Rousseau; c'est ce qu'on trouve chez Georges Sand et chez Balzac.

Puis voici d'autres variétés.

Sur le romantisme en vers se greffe le *Parnasse*; sur le romantisme en prose se greffe le *Naturalisme*. Ils vont apporter des raffinements à la résistance de la littérature à la politique, ce qui est une façon d'en plus nettement souligner l'indomptable contagion.

Les poètes s'enferment dans le culte du style: ils ne sont plus seulement stylistes, ils sont stylites. Leconte de Lisle leur apprend le chant froid et immobile, dans le désert, sur un style de marbre.

Les prosateurs s'ingénient à décrire, par le menu, avec des enjolivures de sensations, ce qui est à portée de leurs mains et de leurs yeux. Huysmans et les Goncourt inventent „l'écriture d'artiste“. Et si, chez la plupart, l'obsession du roman balzacien persiste, ils en accompagnent l'exaltation mi-politique mi-romanesque d'une espèce de fatigue, d'un désir d'oisiveté qui les attarde à des analyses rares, dans un inaltérable pessimisme: ainsi firent Flaubert et Daudet.

PARIS

HENRI HERTZ

(A suivre)

